

## Carnet d'un voyage sur les pentes de la montagne la plus haute.

Le 11 mars, Les Cours

Ces journées d'avant ont le goût de la montagne, de la neige qui fond et de l'herbe qui revient. Etre pieds nus et lire au soleil, aller chercher la neige encore froide des faces nord, prendre la température des rochers. Juste envie d'être là, précisément au moment où il faut partir.

Le 13 mars, Paris

J'ai quitté les montagnes. J'ai pris le train et le temps. Je suis allée voir Grand mère dans son fauteuil roulant, dans sa maison sans grand jardin et sans cousins. Grand mère dans sa tristesse, grand mère courage. J'ai cherché des mots pour le scrabble et nous avons écouté le Nocturnes de Chopin. Les yeux fermés. La peau de ses mains est toute chiffonnée, fragile comme du papier à cigarettes. J'ai vu Grand mère pour la dernière fois peut-être. Nous avons ri, je ne sais même plus pourquoi.

Le 14 mars, Grenoble

J'attends Claire au soleil de la Place Notre Dame. Pleins de petites vies que j'aime dans la ville. Perrine qui s'arrête, Abde pas loin. Claire est de l'autre côté de la place. Ce café d'au revoir va être bavard.

Le 24 mars, Fleurines

Presque partie, marre d'en parler, de préparer, envie d'y être. Toutes ces affaires qu'il a fallu préparer, les épaisseurs qui tiennent chaud, les livres qui eux aussi réchaufferont. Aujourd'hui le sac est plus gros, la destination plus lointaine mais la joie la même qu'à chaque départ sac au dos.

Dans le calme du matin, je quitte les Cours, escale à Grenoble, passation de clefs d'appartements et le train à prendre. Je salue du TGV, Belledone la rose, cerise sur le gâteau grenoblois.

Le 26 mars, l'avion

C'est aujourd'hui qu'on part. Les jonquilles dans la forêt, ma petite maman à Roissy, fatiguée, émue aussi, la voix de M. une dernière fois dans le téléphone avant nos altitudes respectives ; ce qu'il faut laisser. Ce que l'on emporte : des piles de sacs à dos, plein de têtes qu'on ne connaît pas, des caméras, un avion et le mot départ. Tout à coup, ça fait beaucoup.

Le 28 mars, Katmandou

Je suis encore toute atterrissante. Je suis dans ce que j'ai attendu. Entre le Népal et moi, beaucoup d'écrans et frontières restent à traverser. Manquent le temps que je n'ai pas passé à

me perdre, la solitude et les rencontres. J'ai juste entendu le murmure d'une ville, sa petite musique du matin quand elle se réveille. Du monde partout, des vélos, des voitures, des vaches, des palais, de la misère, des militaires, des sadous... une tranquillité certaine dans l'effervescence, la joie et la douceur toutes proches. Etonnant.

Je ne comprends rien au verbe voyager. Depuis 2 jours, je suis en voyage. J'ai seulement envie de rester là assise dans de la ville et m'y trouver quelques habitudes et un quotidien. Demain nous partons déjà pour Lukla, pour les montagnes qu'ici on ne voit à peine. L'idée d'être là pour une montagne quand tout reste à découvrir et rencontrer me paraît absurde.

A Pashupatina tôt ce matin, une fillette riante sur les genoux de son père, ébloui. De l'autre côté de la rivière, une femme drappée dans une étoffe verte pleure et crie. Sur le bûcher sous un tissu orangé couvert de fleurs fraîches, un corps va être brûlé. Katmandou la plus que vive.

Le 29 mars, Lukla

Nous avons quitté la plaine pour le seuil d'une vallée. Première nuit sous la tente avant toutes les autres. Nous sommes encore dans l'agitation d'un grand départ. Notre caravane s'organise. Désormais nous sommes à pied. J'ai hâte de trouver un peu plus d'inconfort et un peu plus de liberté.

Le 31 mars, Namché Bazar

Quitter Lukla, quitter Pakdhing, arriver à Namché. Le voyage impose son rythme, ses étapes et ses rituels. Nous montons lentement. Le corps doit s'habituer. Les yeux aussi. Non, je ne suis pas dans une carte postale. Les porteurs et leurs immenses paniers d'où dépassent nos sacs, lourds, les ponts suspendus, les maisons aux toits bleus... c'est la vie d'ici et nous sommes ces fameux touristes en procession vers la montagne. D'autres expés sont en route, les lodges se remplissent, les campements s'installent le temps d'une nuit ou deux. Je n'ai pas d'appareil photo. Je suis contente de ne pas avoir d'appareil photo. J'ai du mal à réaliser ce vers quoi nous allons. Je suis.

Le 1er avril Namché Bazar

Aujourd'hui, journée immobile pour nous acclimater. Nous avons dépassé les forêts épaisses. Nous sommes à un embranchement de vallées. Les montagnes sont déjà hautes. Namché est animée. On me dit qu'il faut que je prenne des forces. Je mange un gros gâteau au chocolat en buvant un café à la boulangerie. Je regarde les terrasses qui me rappellent celles de Villar d'Arène. Je suis disciplinée : je résiste aux tentations culinaires locales, ce n'est pas le moment d'être malade. La terre vient juste d'être labourée. Dans deux mois nous descendrons probablement entre des parcelles d'orge et de pommes de terre. Les enfants rentrent de l'école en récitant leurs leçons d'anglais, à nous les passants. Toute la journée, le bruit que font les tailleurs de pierre rythme la vie de Namché : j'ai encore envie de rester.

Le 4 avril, Périché

J'ai eu envie de parler à Claire sur du papier jaune alors je n'ai rien écrit d'autre. Nous avons repris notre route à pas de fourmis et de yacks. L'échancrure de la vallée est large. Il a neigé cette nuit. Du blanc sur les poils noirs des yacks et sur l'herbe de plus en plus rase et rare. Dans le panorama lodge l'accueil est simple et chaleureux. Autour du poêle une famille sherpa regarde les photos d'un journal que nous avons avec nous. Une jeune maman me demande si j'ai des enfants.

Le 10 avril, Gorak Shep

Il y a quelques jours nous faisons une pause groupée à Gorak Shep avant d'atteindre le camp de base. Je reviens sur nos pas avec Philippe ce soir. Pour un coucher de soleil sur la plus haute des montagnes, pour respirer mieux, se retirer du groupe aussi. Hier Arnaud est mort. Martin l'avait appelé. Il ne s'est pas levé pour prendre le petit déjeuner dans la tente mess. Il ne s'est jamais réveillé. Arnaud est mort. C'est insupportable. Ca change tout et rien n'a changé pourtant. Deux petites journées longues comme l'éternité. Les sherpas ont dit des prières bouddhistes, lentes, reposantes, longtemps. Devant une tente rouge sans battement de coeur à l'intérieur. Tout autour la peine, la colère. Je crois qu'il fait froid. Je frissonne et pense aux frissons de Fred, cet instinct de vie, au fond d'une crevasse un jour d'hiver...

Le 16 avril, Camp de base

Certains jours se ressemblent, d'autres pas... et je n'ai toujours rien dit de ce mot militaire que je n'aime pas : le camp de base.

Raconter ces petits paquets de vies entre moraines et glacier. Nos corps qui s'acclimatent plus ou moins. Vivre avec moins d'air mais plus de temps. Beaucoup de temps pour toutes les petites choses. Les journées commencent avec un soleil fort et des caravanes de fourmis qui grimpent dans l'ice fall, continuent avec des nuages et des flocons à l'heure du café, se terminent au fond d'un duvet avec quelques auteurs emportés dans ce périple : Romain Gary, Albert Camus, et John Fante que Philippe m'a prêté. J'habite au dessus de la place de village de notre village éphémère. S'y mélangent les odeurs de la cuisine sherpa, les bobos de l'infirmerie, le ronronnement des téléphones que l'on recharge avec le groupe électrogène, le genevrier qui se consume sur l'autel. Je regarde beaucoup l'ice fall, cette porte d'entrée sur la planète Everest. Mon horizon du moment. Le sommet se cache loin derrière. La vie d'en bas est faite de pleins de petits miracles. Les cailloux deviennent des murs, des dallages, temples, escaliers. On mange bien. Joyeusement le plus souvent. Les sherpas chantent, dansent, rient. J'aime leur compagnie. J'aime qu'ils m'appellent didi et qu'ils me disent bonne nuit. Hier nous avons dansé en tournant autour de la cuisine. J'ai bien dormi, la fatigue de la danse était belle.

Le 18 avril

Encore une belle nuit, un sommeil profond : ici c'est précieux. Fatigue de l'ice fall cette fois. Nous sommes entrés dans le voyage d'altitude : certains sont là haut, d'autre en reviennent. Nous nous croisons dans une tente mess qui abrite désormais nos paresse, nos appétits, nos repos, et nos petites lâchetés. On ne compte plus les partis de scrabble, les plans sur la comète Everest. J'écoute. j'ai rarement envie d'en parler. L'ice fall c'est plein de monde et plein de crevasses dans tous les sens. On suit une sorte de fil d'Ariane, on grimpe, on ne sait pas trop

de quel côté regarder, c'est beau, c'est long. On est beaucoup sur la même montagne. et ça me fait sourire de croiser ces têtes connues ou inconnues. Quand on se croise, on se donne du courage, du thé. Les gens ont l'air heureux dans leur effort... Comment ne pas être heureux dans tous ces bleus ?

Le 19 avril, Camp de base

Je ne supporte plus les je. Mes je.

Le 22 avril, Camp de base

Je commence à trouver le temps long. Le défilement du temps devient intéressant. Je suis toujours sous la même tente rouge à la même altitude, le sommet ne se rapproche pas. Les journées rochers au soleil sont devenues des journées au fond du duvet. Le vent souffle fort. On ne voit plus l'Ice fall. Hier nous étions partis à quelque uns pour passer du temps là haut, et puis un échelle a cassé. Palden dans une crevasse, en un rien de temps un secours. Demi tour toute. Palden s'en sort avec a priori une fracture du dos sans lésion. Il est reparti en hélico à Katmandou. Nous attendons de nouveau le feu vert des sherpas. J'aime bien qu'on ne se précipite pas. Accepter d'attendre encore.

Je n'arrive plus vraiment à lire. Je regarde le spectacle du camps de base. Will, photographe américain rencontré un soir de tristesse à Gorak Shep vient discuter avec moi et les sherpas. Il parle Népal, son regard est doux. Ses photos le sont-elles aussi ? Sagesse glanée lors d'un tour chez l'expé d'à côté : d'après Verne, guide américain d'Alaska, plusieurs fois summiter déjà (je déteste ce mot), l'Everest, c'est comme manger un éléphant... il faut y aller lentement.

Le 22 avril, plus tard Camps de base

J'ai traversé pleins de campements pour aller envoyer un message d'un cyber café tenu par deux jeunes Népalais. J'ai attendu longtemps avant de pouvoir accéder à l'écran magique. J'ai envoyé un message précipité, à un dollar la minute et j'ai lu un message de Claire, un poème de Néruda. Ces signes de là bas m'ont rendues toute drôle. Sous la tente mess, nous avons eu une réunion sur la stratégie et les bouteilles d'oxygène. C'était un moment tendu et désagréable. L'Everest me semble un monde tellement à part que je me demande si je peux en faire partie. Demain, je monte. Comme une tortue, promis Verne...

Le 28 avril, Camp de base

C'est voluptueux de descendre et monter et redescendre. On respire de mieux en mieux. L'air est palpable, l'air est matière. Je rentre d'un voyage aux pas lourds et à la respiration courte. Dans les yeux une brûlure du soleil qui dit qu'on en a vu d'autres. On rentre au camp de base comme on rentre à la maison après des très grandes vacances. On se sent chez soi. Y'a de moins en moins de bleu dans le ciel, de plus en plus de flocons. Continue l'attente maintenant que nos corps semblent être prêts. Dans le creux de cette attente, le souvenir de 7300, le désir de plus haut encore.

Le 1er mai

Aujourd'hui je suis témoin d'un mariage lointain et ami. Que la vie soit douce avec vous deux ensemble, Noémie et Mathieu, bon voyage à vous mes amis. En bas de la montagne la plus haute je pense à vous.

Le 3 mai, Camp de base

Le camp de base tourne en rond. Le camp de base se vit allongé ou à table.. entre dormir et manger, le voyage s'étire. Les prévisions météo sont mauvaises. Certains trépignent, certains maigrissent, d'autres s'aigrissent. Nous sommes éparpillés entre le camps de base et la vallée. Nous attendons que le vent tombe, en espérant qu'il tombe avant que nous partions. Je ne pense pas au retour. Je vis le vide de l'ici et maintenant. Les drapeaux de prière sont à l'horizontale, impossible de se promener plus haut alors on reste à notre étage.

Le 5 mai, Camp de base

On ne s'entend plus écrire, ni lire. Toujours le vent. Entre deux bourrasques et dans les courants d'airs, visites amies. Will est maintenant reparti. On remplit les secondes, les minutes, les heures avec des presque riens. Le matin quand le temps est plus clément, j'apprends à marcher sur une corde tendue entre deux rochers. je me concentre : j'imagine une très crevasse très profonde sous mes pieds : j'aime sentir mon équilibre. J'ai lu une conversation avec le poète Palestinien M. Darwich : je ne me suis jamais sentie aussi proche des Palestiniens qu'en étant aussi éloignée de l'actualité. Les nouvelles du monde nous parviennent par bribes : des rumeurs, des nouvelles glanées dans les téléphones des uns et des autres. M. Bush aurait arrêté d'envoyer des missiles sur l'Irak. Faites l'Everest pas la guerre, continue de chanter Jeanmi. L'amour surtout.

Le 8 mai, Camp de base

Je ne sais pas quoi penser. Des jours qu'on ne parle que de la météo. Demain on part même si les prévisions ne sont pas vraiment bonnes. L'impatience est trop grande. j'imagine que ça va me faire du bien de marcher et de me dégourdir les crampons sur les pentes de Chomolonga. J'aurais pu attendre, je peux y aller aussi.

Le 15 mai, Camp de base

Nous rentrons bredouille de notre voyage sur le dos du géant. Je vois un géant là où les sherpas voient une déesse... Nous avons laissé le col sud au vent et au froid. On est monté un coup pour rien. Pour la beauté, le plaisir et l'effort mélangés.

Au camp 2 nous avons attendu, écouté l'avis des uns et des autres, celui de Séráp notre sirdar. Une force tranquille ce Séráp, calme et sûr. Il veille, attentif à la montagne, à chacun, à chaque chose. A 6500 m nous sommes tous un peu secoués, un peu plus lents. Nous parlons de nos têtes qui font mal, du sommeil qui ne vient pas toujours. Nous ne refaisons pas le

monde. J'ai encore faim. Mon corps prend presque toute la place. J'arrive encore à bouquiner.

Grand mère est morte ce matin. Je reçois ce message dans mon téléphone. J'ai pleuré avec des larmes qui font du bien. De ceux que j'aime, je me sens loin. J'ai le temps d'être triste et de me souvenir de ce qui ne l'est pas : les étés à Pralognan, mes premiers amours de montagne... Grand mère c'est grâce à toi tout ça.

Le 17 mai, Camp de base

Je suis allongée dans ma tente. C'est tout jaune. ça tourne. Je ne suis plus qu'un tube digestif tout vide. Il y aussi le jaune des polaires des médecins autour de moi, une perfusion au dessus de moi. Je vois des hélicoptères partout. Jamais je ne vais pouvoir marcher. Beaucoup d'eau et de cachetons plus tard, je suis debout et reprends ma place au fond de la tente mess. On parle de remonter. C'est l'assaut final. Toujours ce sale vocabulaire. Pour de bon qu'ils disent.

Le 23 mai, Camp de base

Patrick Bérault est au sommet, Basile a deux côtes cassés, Dom est en vrac, Nico et Eric sont quelque part là haut et je suis en bas. Pas de sommet à moi dans les yeux, dans les pattes. J'ai toujours su ce sommet improbable. Je l'ai peu espéré mais je me rends compte aujourd'hui que j'aimerais marcher sur cette arête de tout là haut. J'ose à peine le dire. Comme si c'était de l'orgueil que de monter en haut d'une montagne ? Que ce soit l'Everest ou le Pic St Michel quelle est la différence dans le fond ? C'est banal d'avoir envie d'aller en haut. Forcément un peu dur de savoir qu'on redescend sans savoir si un jour on pourra remonter. Le désir est né. Dur de réaliser après tout le temps passer sur cette pente à faire des allers et retours que l'on va repartir. Je ne rêve pas d'en bas mais d'en haut maintenant. C'est beau comme rêve, c'est neuf et ça remplit.

Le 24 mai, Camp de base

Incroyable comme de retrouver ceux qui sont montés là haut me rend joyeuse. Nicolas et Eric sont arrivés épuisés. Eric a quelques doigts gelés, mais dont les médecins s'occupent déjà avec énergie. Leur descente a du être très éprouvante. Mais ils sont là maintenant. Ils n'en reviennent pas. Il reviennent d'un autre monde qui fait peur et envie. J'ai sauté au cou de Nawang qui est monté, avec Lakpa et Pemba. Etonnant ce Nawang qui voulait tant son 8000 , son premier, son sommet à lui, lui qui ne faisait que des treks, qui voulait absolument rentrer à l'ENSA mais qui souffrait beaucoup de la très haute altitude il y a quelques semaines. Ce soir ça va danser dans la cuisine sherpa... J'ai pas vraiment envie de les déranger, d'un autre côté je meurs d'envie de danser avec eux. Pourvu qu'il m'invitent à me joindre à eux. C'est un peu niais ce summit day des autres, ce sommet autoroute où il y a plein de monde et de l'oxygène, mais vraiment je suis émue ce 24 mai.

Le 25 mai, Camp de base

On a resorti les sacs orange et en un rien de temps le camp de base s'est vidé. Notre village de tente s'est envolé. Il n'y a plus qu'à redescendre. Je veux encore monter. je suis lente , toujours

une longueur de retard. Les Américains d'à côté montent demain ou après demain. Bonne chance à eux.

Le 27 mai, Namché

Cette descente dans la vallée du Khumbu deux mois après, dans les rhododendrons et les champs cultivés est de toute beauté. je m'émerveille de tous les plaisirs tout simples, de la vie tout simplement : marcher sur un sentier en terre, sentir des odeurs, entendre le rire des enfant, les voix des femmes... J'avais même pas remarqué que tout ça me manquait. C'est quand même pas bien normal de vivre privé de tout ça, dans les cailloux. Je mange avec appétit quantité de momos que m'offrent Sérap et Lakpa tout au long du chemin. Nous rendons visites à leurs familles, à leur amis. Nous sommes reçus comme des rois et des reines partout où nous nous arrêtons. Nous dansons le soir, nous rions beaucoup. Sérap n'est plus le sirdar qui doit s'occuper de tout, c'est un ami avec qui je peux parler de tout. J'atteris tout doucement sur notre planète verte et bleue, je voudrais faire des sas de décompressions comme en montée mais tous m'entraînent vers le bas, vers la grande ville.

Dans l'avion,

J'ai retrouvé Will à Katmandou. Entraperçu un peu de sa vie. J'ai déambulé dans la ville sur la moto de Sérap. Je n'ai encore rien vu, le voyage ne fait que commencer...

**Laetitia Cuvelier**